

# ASIE CENTRALE

## voyage en uchronie

**Au moment où le musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg montre une exposition d'artistes du Kazakhstan (*La Vie est une légende*, 6 décembre 2014-8 mars 2015), notre collaborateur Thibaut de Ruyter a fait un voyage dans ce pays ainsi qu'en Ouzbékistan, à la faveur d'une bourse du Goethe Institut. Il nous fait, dans ce texte, le récit de ce périple à la découverte d'une scène artistique aujourd'hui largement ignorée.**

■ J'ai eu la chance de passer une partie de l'automne 2014 en Ouzbékistan et au Kazakhstan. Six semaines passées à rencontrer des artistes, critiques et commissaires d'exposition dans deux anciennes Républiques socialistes soviétiques

qui, même si elles ont déclaré leur indépendance en 1991, sont encore loin d'être des modèles de démocratie. Je ne me prétends pas expert de ces deux pays où les cultures se mélangent de manière fascinante mais, grâce à la parfaite organisation de ce voyage, j'ai pu en ramener quelques notes et remarques.

### OUBLIER NOTRE HISTOIRE DE L'ART

Pour comprendre Tachkent, la capitale de l'Ouzbékistan, il faut d'emblée oublier notre histoire de l'art, nos canons esthétiques et nos références culturelles occidentales. C'est un pays où l'art tel que nous le

Alexander Nikolaev. « Carousel ». Huile sur toile. 150 x 100 cm. Oil on canvas

concevons a fait son entrée dans le courant du 20<sup>e</sup> siècle avec des maîtres de peinture russes puis soviétiques. Aujourd'hui encore, à l'Académie des beaux-arts, les étudiants sont d'incroyables techniciens mal informés. Dans les ateliers, on rencontre beaucoup de peintres (Babur Ismailov, Alexander Barkovskiy, Yuri Useinov). Dans notre monde tristement globalisé, ils livrent des œuvres singulières et personnelles qui ne peuvent pas facilement s'exporter. Mais être artiste dans ces pays, c'est surtout se mettre en danger économiquement et tenter, coûte que coûte, de continuer à créer – le marché de l'art local n'existe pas et le reste du monde n'en a pas encore fait une mode, comme cela a été le cas pour la Chine récemment.

Il existe cependant un artiste ouzbek que l'Europe connaît bien : Vyacheslav Akhunov. Son travail a été exposé dans *Traces du sacré* (2008) au Centre Pompidou, à la Biennale d'Istanbul (2009) ou à la *Documenta 13* (2012). Son atelier est une capsule temporelle où les œuvres se mêlent à la vaste bibliothèque de son père et à de nombreuses reliques de l'Union soviétique. À la suite à ses prises de position contre le gouvernement, il a perdu toute autorisation de sortie du territoire – il faut imaginer le drame

que cela représente pour un artiste que de se savoir internationalement exposé sans pouvoir profiter de la (petite) gloire qu'un vernissage confère. Dans les années 1970, Akhunov est fasciné par l'omniprésence de la figure de Lénine (et, un peu moins, par celle de Staline, Gagarin, Maïakovski ou Valentina Terchikova). Il découpe pendant plus de vingt ans, dans les magazines, les portraits du dirigeant politique pour réaliser des collages à l'humour subtil et décadent. Il invente alors ce qu'il appelle le *Lenin-Art*, sorte de pop art soviétique entièrement dédié à une unique figure historique. Ici, Lénine est échoué dans le désert ; là, il pose fièrement sur la « ligne rouge du parti »... Vingt années de travail obsessionnel qui pourraient, sur un coup de tête de l'État, disparaître.

Une autre belle rencontre en Ouzbékistan fut celle d'Alexander Nikolaev, à la fois peintre, vidéaste et « installateur ». Dans une récente série de peintures, il montre, dans un style faussement naïf, inspiré du réalisme socialiste, des paysages idylliques. Mais un croiseur de guerre est installé près d'un lac de montagne où viennent se distraire des baigneurs, tandis qu'un hélicoptère militaire dépose des troupes à côté d'un carrousel qu'ignore une femme d'affaires



en tailleur. Ses œuvres résument brillamment la situation délirante de ces pays, entre découverte du capitalisme, beaux paysages et omniprésence de l'État. Évidemment, la naïveté de ces peintures n'est pas celle de l'artiste, mais bien celle de notre regard sur une histoire de l'art et une situation politique que nous ne connaissons pas.

En Ouzbékistan, la célèbre Route de la soie est aujourd'hui un circuit touristique. Les bus de Français et d'Allemands se suivent entre Samarcande, Boukhara et Khiva, sur les traces de l'Histoire, dans de magnifiques écoles coraniques et mosquées recouvertes de carreaux bleu turquoise. Mais l'art contemporain ne les intéresse pas – tout au plus achètent-ils de l'artisanat local, renforçant là encore l'isolement des fascinants artistes locaux.

**CONSTRUIRE UN PAYSAGE ARTISTIQUE**

À Almaty, l'ancienne capitale du Kazakhstan (de dimensions gigantesques, Astana, géographiquement plus au centre de ce pays, a pris sa place en 1997), c'est l'artiste et curatrice Gaisha Madanova (1) qui s'occupe de mon programme en liaison avec le Goethe Institut local. Elle fait partie de la plus jeune génération d'artistes locaux : des personnes qui ont eu la chance de partir quelques années à l'étranger pour étudier, mais qui ont décidé de rentrer au pays et d'essayer de faire bouger les lignes (comme la photographe Ada Yu ou la musicienne Dina Nur qui vivent entre l'Europe et Almaty).

Le Kazakhstan est plus « ouvert » que l'Ouzbékistan, et la pression de l'État sur les habitants se fait moins sentir (il n'y est pas nécessaire de



Atelier de Vyacheslav Akhunov.  
*The studio of Vyacheslav Akhunov*

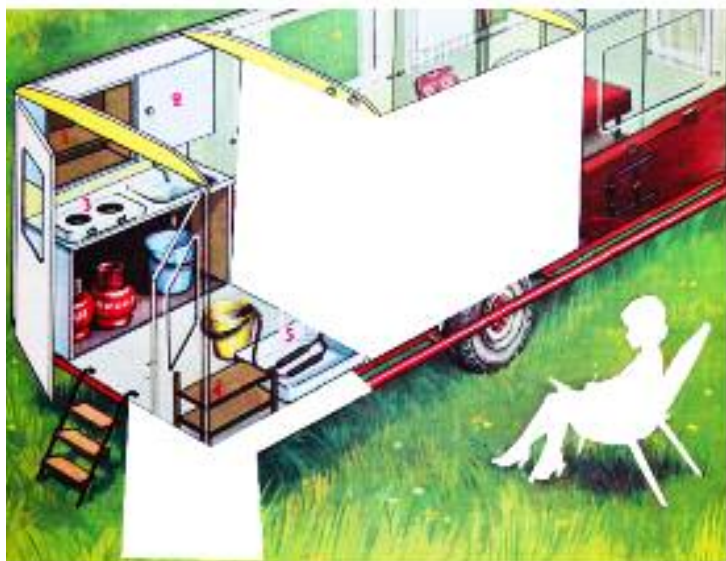
montrer cinq fois son passeport pour monter dans un train !). Les grandes entreprises internationales ont compris l'importance économique de ce pays aux riches ressources naturelles, et on y trouve des boutiques Rolex ou Prada (mais pas de H&M ou de McDonald's). Cette ouverture permet aux artistes de travailler dans des conditions plus libres (même si, là encore, le marché de l'art est embryonnaire et qu'une existence d'artiste relève du courage pur). Ils furent toute une génération, au tournant des années 2000, à questionner les fondations de leur nouvelle nation après l'effondrement de l'Union soviétique. Erbossyn Meldibekov, Alexander

Ugay, Galim Madanov et Zauresh Terekbay, Rashid Nurekeyev comme Yelena et Victor Vorobyev (artistes que l'on retrouve presque tous dans l'exposition *la Vie est une légende*) livrent régulièrement des œuvres interrogeant l'histoire ou critiquant la situation politique actuelle. Mais on note, chez certains artistes, une tentation de fabriquer des produits d'exportation qui plairont aux Européens, telle la « star » de l'art kazakh actuel, Almagul Menlibayeva, qui livre un art fait de clichés (la steppe, les tissus traditionnels) mélangés à quelques références occidentales (les talons aiguilles et les mannequins au regard exotique mais au corps standardisé). Enfin, dans ce

contexte, rencontrer des artistes tels Ruslan Getmanchuk et Maria Vilkovskaya, qui travaillent sur le corps et l'identité sexuelle par le biais de la performance, est une rareté. À la fois polémiques, ironiques et politiques, ils sont ce qu'il y a de plus difficile à être dans un tel contexte : de réels activistes.

Il existe un genre de science-fiction que l'on appelle uchronie et qui consiste à imaginer le cours de l'Histoire : si Adolf Hitler n'avait jamais existé ou si l'électricité n'avait pas été inventée. Étudier le Kazakhstan et l'Ouzbékistan, c'est découvrir une

Alexander Ugay. « More than a dream, less than a thing ». 2013.  
Collages cinétiques. *Kinetic collages*







Abylkahn Kasteev. « Collective Farm Feast » 1937

uchronie bien réelle, une autre histoire de l'art sans Marcel Duchamp ni Jackson Pollock. Il faut simplement apprendre à aimer Abilkhan Kasteev, peintre né en 1904, mort en 1973, et considéré comme le premier artiste de l'histoire de l'art kazakhe. Et n'importe quel amateur, au moment d'être confronté à ses œuvres dans le musée des beaux-arts qui porte son nom à Almaty, le comprendra : on peut être un grand artiste sans connaître l'histoire de l'art occidentale, en prônant la gloire du communisme et en ayant une vision naïve du progrès. Encore faut-il en avoir le courage et être (un minimum) soutenu par la société. ■

**Thibaut de Ruyter**

(1) Voir son interview à propos de la scène locale dans *le Quotidien de l'art* n° 447, septembre 2013.

*La Vie est une légende e.cité-Almaty/Kazakhstan*, 5 décembre 2014-30 avril 2015. Commissariat : D. Konstantinidis et Daria Evdokimova. Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg, Stimultania, Cinéma l'Odyssée, Faculté des arts, Université de Strasbourg, Espace Apollonia.

Avec des œuvres de Saïd Atabekov, Smaïl Bayaliev, Syrlybek Bekbotayev, Bakhyt Bublikanova, Zoya Falkova, Galim Madanov et Zauresh Terekbai, Yerbosyn Meldibekov, Almagul Menlibayeva, Ekaterina Nikonorova, Arystanbek Shalbayev, Oksana Shatalova, Georgy Tryakhin-Bukharov, Alexander Ugay, Elena Vorobyeva et Viktor Vorobyev, ZITAB.

Ada Yu. Untitled. 2011.

Photographie couleur. Photograph

**With the Musée d'Art Moderne et Contemporain de Strasbourg showing an exhibition of Kazakh artists (*La Vie est une légende*, December 6, 2014–March 8, 2015), our contributor Thibaut de Ruyter reports back from a trip to this country and to Uzbekistan, made thanks to a Goethe Institut grant. Here are his first-hand impressions of an art scene few of us know much about.**

I had the good fortune to spend part of autumn 2014 in Uzbekistan and Kazakhstan. Six weeks of meeting artists, critics and curators in the former Socialist Soviet republics which, although they declared independence in 1991, are still

a long way from being models of democracy. I make no claims to expertise about these two countries and their fascinating cultural mixtures, but thanks to the perfect organization of the trip I was able to bring back a number of notes and observations.

#### FORGET WESTERN ART HISTORY

To understand Tashkent, the capital of Uzbekistan, I first had to forget our Western history of art, aesthetic canons and cultural references. This is a country where art history as we know it first made its appearance in the twentieth century with the Russian and then Soviet masters. Even today, students at the Academy of Fine Arts are



incredible but also ill-informed technicians. In the studios there are lots of painters (Babur Ismailov, Alexander Barkovskiy, Yuri Useinov) producing singular and personal works that, in our sadly globalized world, are not easy to export. Being an artist in these countries above all means taking a big economic risk, trying whatever the cost to keep making art when there is no local market and no rising tide of global fashion of the kind that recently benefited China.

Still, there is one Uzbek artist who is well known in Europe: Vyacheslav Akhunov. His work was exhibited in *Traces du sacré* (2008) at the Pompidou Center, as well as at the 2009 Istanbul Biennale (2009) and at Documenta 13 (2012). His studio is a time capsule where artworks cohabit with his father's huge collection of books and numerous relics from the Soviet Union. Because of his public opposition to the government Akhunov is not allowed to leave the country—a real blow for an artist who knows that his work is being exhibited internationally but is unable to enjoy the (modest) glory of his own opening night. In the 1970s Akhunov was fascinated by the ubiquity of representations of Lenin (and, to a slightly lesser degree, Stalin, Gagarin, Mayakovski and Valentina Tereshkova). He spent twenty years cutting out portraits of Vladimir Ilyich from magazines and turning them into collages with a subtle, decadent humor. This was what he called "Lenin-Art," a kind of Soviet Pop Art wholly dedicated to that one historic figure. Picture Lenin lost in the desert, or posing proudly on the "red line of the party": these twenty years of obsessive work could cease to exist by the simple whim of the state.

Another very interesting person I met in Uzbekistan was Alexander Nikolaev, who is at once a painter, video artist and "installationist." A recent series of his paintings features idyllic landscapes done in a falsely naïve style inspired by socialist realism. Except that a battleship is moored on the mountain lake where the bathers are disporting themselves, and a military helicopter is unloading troops next to a carousel and an oblivious woman in a suit. His works brilliantly sum up the unreal situation of this country, a cocktail of newly discovered capitalism, beautiful landscapes and an omnipresent state. Obviously, the naivety of these paintings is not the artist's, but that of our own vision of art history and a political situation that we are unfamiliar with.

In Uzbekistan the famous Silk Route has become a tourist circuit, with busloads of French and German travellers following the trail of history from Samarkand to Bukhara and Khiva, admiring the magnificent Koranic schools and mosques covered with turquoise tiles. But they are not interested in contemporary art. They may buy the occasional craft object, but that only heightens the isolation of the fascinating local artists.

**BUILDING AN ARTISTIC LANDSCAPE**

In Almaty, the former capital of Kazakhstan (it was supplanted by the gigantic and more central Astana in 1997), I was under the wing of the artist and curator Gaisha Madanova,(1) in liaison with the local Goethe Institut. Like the photographer Ada Yu and the musician Dina Nour, who lived between Europe

and Almaty, Gaisha is one of a new generation of artists lucky enough to have been able to study abroad but who decided to come home and try to shake things up a little. Kazakhstan is more "open" than Uzbekistan, and state pressure is felt less acutely (there's no need to show your passport five times before boarding a train!). International corporations are well aware of the country's economic interest (it is rich in natural resources). Here you will find Rolex and Prada but not H&M or McDonald's. Artists therefore enjoy greater freedom, but still need a heck of a lot of courage to stick to such a career given the embryonic state of the market. At the turn of this century, a whole generation questioned the foundations of the new nation created after the collapse of the Soviet Union. Erbossyn Meldibekov, Alexander Ugay, Galim Madanov and Zauresh Terekbay, Rashid Nurekeyev, as well as Yelena and Victor Vorobyev

(nearly all of whom feature in the exhibition *La Vie est une légende*) regularly produce works that explore history while critiquing the current political situation. Also in evidence, however, is the temptation to produce works for export, to please Europeans. The "star" of the current Kazakh scene, Almagul Menlibayeva, turns out clichéd images of the steppe and traditional fabrics with a few western references thrown in (high heels and models with exotic faces but standardized bodies). It is very rare to meet artists like Ruslan Getmanchuk and Maria Vilkovskaya, who use performance as a vehicle for exploring the body and sexual identity. At once polemical, ironic and political, they are precisely what it is hardest to be in such a context: genuine activists. There is a variety of science fiction called uchronia, which consists in imagining alternative visions of history: what if Hitler had never exis-

ted, for example, or if electricity had never been invented? To study Kazakhstan and Uzbekistan is to engage in a bit of art historical uchronia: here, Marcel Duchamp and Jackson Pollock have yet to exist. You just have to learn to love the painter Abilkhan Kasteev (1904–1973), who is considered the first artist in the history of Kazakh art. And, as anyone will realize who sees his works in the art museum named after him in Almaty, it is perfectly possible to be a great artist without knowing the history of Western art, and even while singing the praises of communism and adhering to a naïve vision of progress. What you do need is a quite a bit of courage and a modicum of support from society. ■

Thibaut de Ruyter  
Translation, C. Penwarden

(1) See his interview about the local scene in *Le Quotidien de l'art* 447, September 2013, pp. 5-6.

Gaisha Madanova. « The Loneliness of the Mind ». 2007.

